

Bulletin d'histoire politique

Un certain 11 septembre au matin...

Jean-Marie Fecteau



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060517ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060517ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fecteau, J.-M. (2002). Un certain 11 septembre au matin.... *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 7–9. <https://doi.org/10.7202/1060517ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Un certain 11 septembre au matin...

JEAN-MARIE FECTEAU

Pour le comité de rédaction de la revue

L'écroulement des tours du World Trade Center, en ce 11 septembre fatidique, symbolise-t-il le conflit des civilisations, la lutte finale du bien contre le mal, l'ultime et brutale réaction de la tradition contre la modernité, une rupture irrémédiable avec le passé? Que peut dire l'historien du politique, et l'intellectuel, devant la violence inouïe de l'événement?

Ce ne sont pourtant pas les commentaires qui manquent. Nous avons eu droit à mille analyses, avec, dans leurs interstices, le bavardage prétentieux du prêt-à-penser conservateur. On a dénoncé¹ jusqu'à plus soif la violence absurde et fondamentale qui s'est exprimée ce jour là, une violence qui ne voudrait rien dire, qui n'exprimerait rien, sinon le Mal absolu que nos penseurs, en mal d'être et en déficit de devenir, dénoncent, faute de mieux. Le 11 septembre a été le prétexte, qu'on soupçonne vaguement jouissif, à deux agressions brutales, se déroulant cette fois dans le monde feutré et relativement sécuritaire de la pensée.

Agression d'abord contre l'intelligence des choses, contre cet appel à comprendre, situé au plus profond des hommes et des femmes, et qui nous distingue non de la « barbarie », mais du néant. L'événement, même brutal, même horrible, est à saisir ailleurs que dans la méchanceté intrinsèque d'un comportement (« meurtre », « assassinat », « violence criminelle », etc.), ailleurs que dans la culpabilité évidente des perpétrateurs mélodramatiquement dénoncée (« barbares », « rats », « criminels », etc). Il est à comprendre dans sa brutalité symbolique comme dans toute l'ampleur de son contexte. « Comment donner un sens à l'insensé », demande-t-on (Chair *et al.*)? Impossible évidemment. Surtout lorsque l'on nous apprend que « l'absurde ne peut être paré de quelque dorure interprétative », que « tenter d'expliquer

l'absurde (...) par la logique des raisons, du contexte, des circonstances, des antécédents (...) c'est ouvrir le chemin à l'éventuelle justification, voire à l'atténuation et à l'excuse, de l'insensé » (Létourneau).

Comment ose-t-on confondre aussi paresseusement les exigences de l'analyse avec les complaisances de la justification post-facto ? Le devoir de comprendre fait partie de nos responsabilités premières, voire de notre raison d'être. En ces temps postmodernes où l'empilage anarchique des « interprétations » et les montées de lait rhétoriques tiennent trop souvent lieu de réflexion, est-il inutile de rappeler que faire sens du réel n'est pas un réflexe idéologique mais une nécessité éthique de la pensée ?

Mais cette démission de la pensée, cette soumission de l'esprit devant la violence des choses et des êtres ne se présente jamais seule, dans son univoque simpliste. Elle s'accompagne aussi en général d'une chasse aux sorcières. On parle ici évidemment de ces « écervelés de tout acabit » (Bombardier), de ces tenants du « progressisme » (Finkielkraut), de ces « apôtres de la rectitude politique » (Létourneau), de ces « pourfendeurs de l'Amérique » (Jacques et Robitaille), coupables, les malheureux, d'« amalgames » (Chair *et al.*) abusifs, de « ratiocinations parfois délirantes » (Létourneau), voire de « sophismes » (Jacques et Robitaille).

Ces gauchistes affreux, terrés dans les caves du *Monde diplomatique* ou dans les officines des groupes humanitaires, sont aussi probablement coupables d'avoir dénoncé, les premiers et les seuls, les horreurs des Talibans et de leur suiveurs, bien avant que nos penseurs s'inventent une conscience internationale largement médiatisée. Coupables, avec tant d'autres, d'avoir osé dire et penser que la catastrophe du 11 septembre n'est pas l'horreur atemporelle de la violence sans nom mais celle d'un moment historique. Coupables d'avoir vu, dit et pensé que l'unique n'a de sens que quand il témoigne, parfois avec stridence, de son époque et qu'il est replacé dans la mouvance incessante des choses. Coupables de vouloir changer ce monde qu'ils savent inégal et qui les insupporte, coupables de ne pas avoir la complaisance facile des apôtres du bonheur quotidien. Coupables de penser que quelque part, nous sommes tous responsables, et qu'il faut constamment « nous rappeler qu'aucune société ne peut construire son bonheur et son développement en créant un monde qui se bâtit sur le sang des sociétés lointaines » (Mouawad). Coupables de voir dans l'événement autre chose que l'absurdité éternelle de la violence, de saisir cet événement comme occasion et nécessité d'un appel renouvelé à la pensée critique. Coupables finalement de mettre cette intelligence des choses au service du seul absolu qui mérite qu'on y tienne, celui des aspirations au changement pour le mieux. Car l'obligation éthique de penser le réel dans sa survenance même brutale n'est qu'une manifestation du devoir de le changer.

N'en déplaise aux penseurs en panne d'avenir, le 11 septembre ne termine pas l'histoire. Tout au plus, pour qui n'a d'autres horizons que la reproduction du même et qui puise sa conscience du présent dans les pages du *Wall Street Journal*, en brouille-t-il les contours. « Nous sommes entrés dans un type d'indétermination qui rend difficile la délibération propre à la démocratie. Les anciennes oppositions droite-gauche, barbarie-raison et bien-mal qui ont permis de se donner une vision relativement cohérente du monde vont devenir plus floues, ne permettant plus d'avoir une idée claire de l'avenir des peuples et de l'humanité » (Chair *et al.*). Mais non ! Le 11 septembre n'a pas inventé l'indétermination du devenir. Et le monde n'est pas en panne non plus d'oppositions nouvelles, de pensées critiques et neuves, créatrices d'avenir. Au-delà des peurs irraisonnées et du délire sécuritaire, la violence de ce moment n'a fait que souligner, avec une particulière acuité, d'abord l'ouverture du futur, toujours inquiétante dans le foisonnement de ses possibles, et puis surtout la nécessité d'inventer ce futur à la mesure de nos aspirations. Le monde, comme d'habitude, ne fait que commencer sur l'arrière-fond d'un passé qui se cristallise déjà en mémoire. Le 11 septembre au matin n'a pas mis fin à l'Histoire. Il nous a simplement montré, avec une extrême brutalité, qu'elle reste à faire.

TEXTES CITÉS :

Bombardier, Denise, « Le triomphe des fanatiques », *Le Devoir*, 27 septembre 2001.

Chair, Pathy, Yolande Cohen et Marcel Fournier, « Nouveau désordre mondial », *Le Devoir*, 26 septembre 2001.

Finkielkraut, Alain, « Déconcertant progressisme », *Le Devoir*, 12 octobre 2001.

Jacques, Daniel et Antoine Robitaille, « Le sophisme de la culpabilité de la victime », *Le Devoir*, 27 septembre 2001.

Létourneau, Jocelyn, « Un affront pur de la barbarie », *Le Devoir*, 16 septembre 2001.

Mouawad, Wajdi, « Lettre ouverte aux gens de mon âge », *Le Devoir*, 27 septembre 2001.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Cet éditorial est essentiellement fondé sur l'étude de certaines réactions aux événements du 11 septembre exprimées dans *Le Devoir*. Il ne se prétend cependant aucunement être une analyse exhaustive. On trouvera en fin de texte les analyses citées entre parenthèses.